

pereur et lui, Czernin, prennent alors qu'il se trouve à côté d'eux une puissance comme l'Allemagne.

En sortant, il dit au comte Erdody qui l'accompagne :

— Vous voyez où nous en sommes, cela ne va pas mal.

A quoi le comte Erdody répond :

— Je vous en supplie, ne perdez pas de temps, vous le savez mieux que moi, nous ne pouvons plus durer indéfiniment.

— Czernin, dit ensuite le comte Erdody, a l'air convaincu.

Le soir, les princes retournent à Laxenburg, toujours dans le même secret.

L'empereur tend au prince la lettre qu'il a écrite en disant :

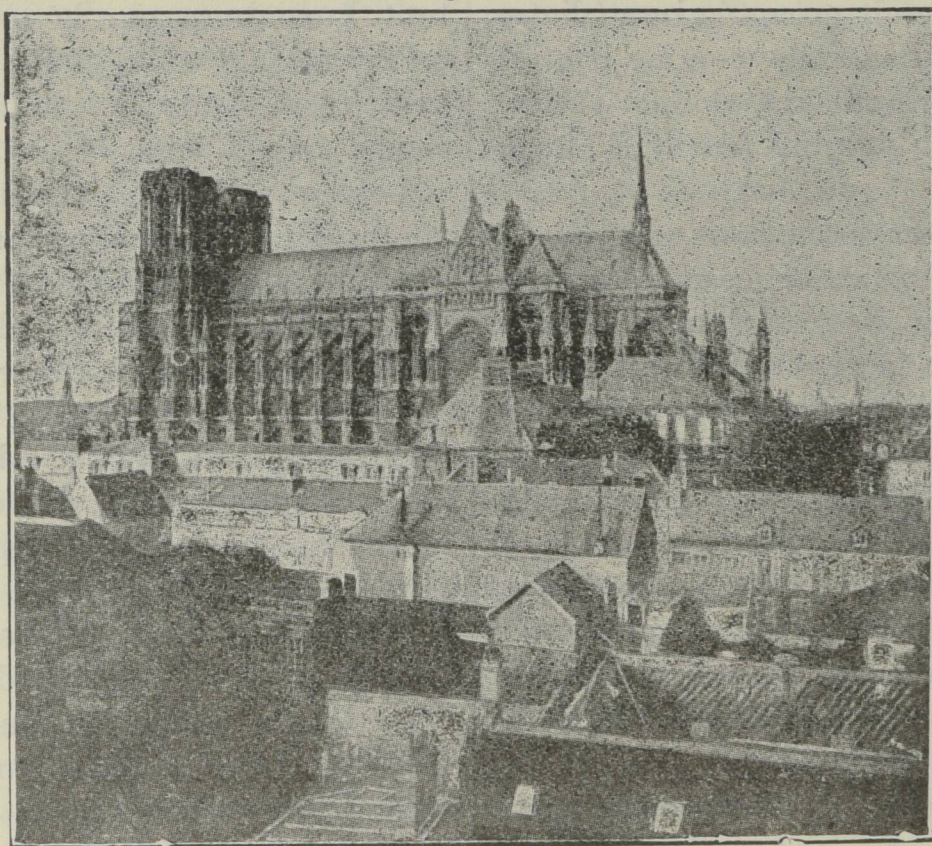
— Voilà les précisions promises.

Le prince le remercie très vivement et promet le secret le plus absolu à ce sujet ; il lui affirme en outre, que, certainement, M. Poincaré sera le premier à imposer le secret aux rares initiés. L'empereur insiste encore sur le même sujet, disant qu'une indiscretion le forcerait à envoyer des troupes sur le front français, ce qui lui serait très pénible, sans compter que les négociations en pâtiraient. Puis, il parle longuement de M. Poincaré, en qui il a pleine confiance, tandis

que les ministres français lui en inspirent peu.

Il revient sur la question de l'Italie. L'empereur maintient son point de vue que l'on ne pourra aborder cette question qu'en accord avec les trois grandes puissances de l'Entente, que, du reste, l'Italie, ne pourra pas s'en plaindre, puisque ce sera presque remettre son sort entre les mains de ses propres alliés.

— Le même esprit de modération dont est animée ma lettre nous fera faire à l'Italie des propositions tout à fait acceptables ; mais, par contre, n'oubliez pas non plus quelle est la situation militaire sur le front italien, comment toute une armée fraîche et sournoisement préparée pendant de longs mois, entrant en campagne au moment précis qu'elle avait choisi, n'a pas osé affronter mes pauvres territoriaux de l'Isonzo, comment, au bout d'un an, alors que nous nous battons avec les Russes, les Serbes et les Roumains, ils ont tout juste réussi à prendre Goritz, mais sans pouvoir réussir à en déboucher. Ces gens-là ne savent même plus donner un bon coup de poignard dans le dos. N'importe ; je traiterai avec eux sans la moindre animosité ; mais je le répète encore une fois, seulement avec le concours des autres puissances de l'Entente. C'est uniquement ainsi qu'on pourra aboutir, car c'est une pure ques-



LA CATHÉDRALE DE REIMS.— Vue prise avant l'incendie allumé par les obus allemands.